Document generated on 10/12/2024 12:33 a.m.

Liberté

Le lecteur impuni

11. Accolades

La nuit morave, récit, Peter Handke, traduit de l'allemand par Olivier Le Lay, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2011, 396 p.

Les conspirateurs, roman, Frederic Prokosch, traduit de l'anglais américain par Patrice Repusseau, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2011, 1267 p.

Journal, Stendhal, préface de Dominique Fernandez, Paris, Gallimard, Folio classique n° 5082, 2010, 323 p.

Dingley, l'illustre écrivain, prix Goncourt 1906, un roman des frères Jérôme et Jean Tharaud, exemplaire lu et annoté par Gabrielle Roy, Paris, Librairie Plon, 1929, 251 p.

Robert Lévesque

Volume 53, Number 2 (294), January 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/65806ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lévesque, R. (2012). Le lecteur impuni : 11. Accolades / *La nuit morave*, récit, Peter Handke, traduit de l'allemand par Olivier Le Lay, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2011, 396 p. / *Les conspirateurs*, roman, Frederic Prokosch, traduit de l'anglais américain par Patrice Repusseau, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2011, 1267 p. / *Journal*, Stendhal, préface de Dominique Fernandez, Paris, Gallimard, Folio classique n° 5082, 2010, 323 p. / *Dingley, l'illustre écrivain*, prix Goncourt 1906, un roman des frères Jérôme et Jean Tharaud, exemplaire lu et annoté par Gabrielle Roy, Paris, Librairie Plon, 1929, 251 p. *Liberté*, *53*(2), 92–98.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

11. ACCOLADES

La nuit morave, récit, Peter Handke, traduit de l'allemand par Olivier Le Lay, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2011, 396 p.

Les conspirateurs, roman, Frederic Prokosch, traduit de l'anglais américain par Patrice Repusseau, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2011, 1267 p.

Journal, Stendhal, préface de Dominique Fernandez, Paris, Gallimard, Folio classique nº 5082, 2010, 323 p.

Dingley, l'illustre écrivain, prix Goncourt 1906, un roman des frères Jérôme et Jean Tharaud, exemplaire lu et annoté par Gabrielle Roy, Paris, Librairie Plon, 1929, 251 p.

Ce matin-là, le mardi 5 juillet 2011, sur la véranda de la maison d'été de Gabrielle Roy, j'entrai, lecteur décidé et confiant, dans *La nuit morave* de Peter Handke, une nuit de papier qui allait faire ses 398 pages, et je pensai à l'idée d'une nuit-fleuve ; j'entrais donc, dès le potron-minet, alors que le soleil se levait en roux sur le fleuve Saint-Laurent, dans ce qui serait, je le savais (la critique allemande avait parlé d'un *coup de maître*), un *nocturne*, une composition, une musique littéraire – c'est un écrivain qui n'écrit plus depuis dix ans et

qui a convié un soir, vers minuit, ses anciens amis, des compagnons de voyage, de lointains voisins, et certains disciples... Ils sont arrivés dans la région de Porodin, les uns après les autres, pour monter sur sa péniche qu'il avait amarrée à un arbre dans une boucle de la Morava, un affluent serbe du Danube ; il va se livrer devant eux à un monologue qu'il mènera mezza voce et qui, parfois interrompu par lui, qui se tait, et ponctué la nuit durant par le coassement des grenouilles sur le fleuve, se prolongera jusqu'à la première lueur oblique de l'aube, l'étrange exercice imposé étant destiné à narrer sans états d'âme ses itinérances balkaniques, erratiques, européennes, à pied, en car, en train, en avion (à travers aussi l'Adriatique, la Galice, l'Autriche) dans des paysages d'*entre les guerres* pour sortir du silence sans *reprendre la plume*... C'est un ex-écrivain qui parle bas, rapporte le Narrateur, *un écrivain sort de son silence*, il n'a pas de nom et une femme qui se taira toute la nuit rôde tel un fantôme, *une beauté étrangère-familière*, sa femme ? (« mais il y avait comme une connivence entre ces deux-là », observe le Narrateur), une femme que les conviés à la nuit du soliloque n'ont jamais vue... Certains, parfois, dans les silences de ces matines, osent et posent des questions auxquelles l'hôte ne répondra guère, tout à son office de récitant...

J'entreprenais donc dans l'aube la lecture de ce nocturne, joué par Handke entre la manière du psaume et celle de la sérénade (*serenata*, belle nuit ; *serenus*, serein), un marathon (un pèlerinage, plutôt) qui allait me prendre de quatre à cinq jours, peut-être toute la semaine... J'allais le lire, ce livre, du lever du soleil jusqu'à la sieste de midi dans la chambre qui fut celle de Gabrielle Roy jusqu'à l'été 1983, m'endormant comme engourdi, ou enchanté, mes lunettes déposées sur une table de chevet, après les silencieuses séances matinales dans la lente progression de ma lecture (lire, c'est long), ponctuées par le va-et-vient imperceptible de mes trois chats, Cookie, Arthur et le Chinois. Décidé et confiant, car il n'y avait pas de doute dans mon esprit, c'était une entreprise délibérée, j'avais décidé de lire *un chef-d'œuvre actuel*, foin des perfections *d'antan* (comme les funérailles : « les petits corbillards, corbillards, corbillards, corbillards de nos grands-pères »), je voulais lire *un grand livre*, je m'étais dit : *un roman de notre temps*, comme un contemporain de Céline (ou l'un des patients du docteur Destouches) avait pu lire *Voyage au bout de la nuit* dans l'édition Denoël un an ou deux après le fameux Goncourt raté (*Die morawische Nacht*, écrit à Chaville dans les Hauts-de-Seine

en France, est paru en 2008 chez Surhkamp Verlag à Francfort-sur-le-Main, et je le lisais sur les bords du Saint-Laurent dans la traduction d'Olivier Le Lay éditée en 2011 dans la collection « Du monde entier » chez Gallimard).

Parce qu'on lit toujours, il me semble, des chefs-d'œuvre plus ou moins *anciens*, reconnus, confirmés, magistraux et devenus confortables, leurs batailles gagnées haut-la-page, s'il y en a eu, ces chefs-d'œuvre signés comme paraphés par les *maîtres anciens* et sans cesse réédités au gré des générations de lecteurs, bien sapés sous les couvertures corinthe ou rouge vénitien, vert émeraude ou havane, de La Pléiade pour les bobos, ou soldés en format poche pour les budgets serrés, ces romans bien ancrés dans les mondes passés et dépassés, *Madame Bovary*, qui ont triomphé de la morale, *Mademoiselle de Maupin*, plus ou moins lointains, comme *Monsieur Godeau intime*, plus ou moins oubliés, comme *Le garçon savoyard*. J'avais tout de même, par prudence, apporté avec moi de grands *en-cas*, ces œuvres qui sont *du pain pour un siècle de littérature* comme l'avait écrit Céline à Gaston Gallimard en lui faisant parvenir son *Voyage* ficelé, ces livres *indubitables*, j'en avais mis comme des *primeurs* dans le cabas de toile écrue d'un marchand d'épices de Pondichéry qu'un ami m'avait rapporté de l'Inde, j'y avais jeté pêle-mêle, comme des fromages au lait cru ou des pâtés en croûte, du Stendhal, du Strindberg, du Fitzgerald, du Cendrars, du Pessoa et puis, comme un pili-pili, un seul polar, mais *garanti*, celui du suave Frederic Prokosch né en 1908 dans le Wisconsin de parents autrichiens, mère pianiste, c'était un polar ancien (comme une montre ancienne dont le mécanisme fonctionne encore). Paru en 1943, soudain réédité en 2011, je l'avais reçu en service de presse comme les nouveautés et j'avais pensé : comme une lettre qui se serait égarée et reviendrait ; c'est une histoire d'espionnage se déroulant à Lisbonne durant la Seconde Guerre mondiale, dans le Portugal de Salazar, et dont je me souvenais plus du film noir qu'en avait tiré avec des scénaristes de la Warner en 1944, l'année de ma naissance, le réalisateur d'origine roumaine Jean Negulesco (un beau larbin, celui-là, raffiné et docile). Ce roman, *Les conspirateurs*, l'avais-je vraiment déjà lu ? Et oublié ? Le film, lui, pour sûr, je ne l'ai pas oublié et pour une seule raison, c'était, comme le titre d'un film de Michel Deville, *à cause, à cause d'une femme*, celle qui, si elle ne fut tout de même pas une Garbo, fut presque, durant l'entre-deux-guerres, une de ses rares rivales possibles, alors décrite par plusieurs, dont le jeune journaliste Norman Mailer, comme (c'était avant

sa déchéance dans l'alcool, ses liftings ratés et un vol à l'étalage en 1966) « la plus belle femme que j'ai jamais vue », c'était Hedy Lamarr, « la flâneuse enchantée », disait d'elle le peintre Joseph Cornell, elle jouait dans ce film le rôle d'une Russe, c'était une Autrichienne d'origine elle aussi, la belle Hedy, comme Frederic Prokosch et comme Peter Handke qui, lui, est né en 1942 et précisément en Carinthie dans une petite ville, Griffen, dont on ne trouvera pas le nom si on le cherche dans les dictionnaires des noms propres...

Avec ma *Nuit morave*, donc, ces jours de juillet là, à plusieurs reprises, puisque *chef-d'œuvre actuel* bel et bien il y avait, j'aurai, au crayon à la mine de plomb, isolé des passages, parfois des paragraphes, séduit, voulant plus tard revenir à ces morceaux, ces pépites de prose, et je me servais alors de l'accolade pour en réunir les lignes aimées et ce n'était pas nécessairement *les plus importantes* mais les plus *remarquables*, celles qui ne faisaient rien *avancer*, mais après lesquelles, peut-être est-ce cela, oui, j'avais le goût de *m'arrêter*. Je retrouve une de ces accolades, page 235, ce signe à double courbure avec une petite pointe en son milieu qui cerne ceci, c'est le Narrateur qui parle pour le récitant qui racontait :

> Puis il était bon, singulier marcheur qu'il était, de ne pas sentir le vent dans son dos, mais de face, au visage. Aussi il souhaitait que le vent tourne maintenant, et souffle d'ouest. Et ce souhait fut exaucé, sauf que le vent d'Ouest apporta la pluie. Il aurait pu s'abriter sous l'une des cabanes sur pilotis du chemin de rive là-haut sur le remblai, mais il laissa la pluie lui tomber dessus, comme s'il fallait que ce fût ainsi pour le jour de son arrivée. Et si les affaires dans son sac à dos étaient mouillées, surtout le livre, tout au-dessus ? Qu'elles le soient. Qu'il le soit. Depuis toujours, vois-tu, ça n'avait fait que renforcer l'aventure de la lecture, qu'un livre fût en quelque sorte endommagé de l'extérieur, un peu brûlé, moisi, avec les pages collées, une odeur forte et putride, pourquoi pas même des champignons. Il laissait exprès à l'air libre certains livres neufs, attendant d'être lus, jusqu'à ce qu'au-dehors ils fussent à moitié jaunis, ondulés de rosée de nuit ou, pourquoi pas, d'une pluie légère, et avant de se mettre à lire il tordait alors le livre tout entier, le plus possible, le cognait contre le mur, jouait au football avec, le balançait au plafond, et au milieu de la plus belle des lectures, quand dehors il neigeait ou, mieux encore, grêlait, il arrivait parfois qu'il sorte pour que les pages qu'il lisait justement se couvrent d'une couche de neige ou que les grêlons les mitraillent copieusement, sur quoi la lecture était peut-être un peu plus belle encore.

Et de mon cabas de toile écrue d'un marché de Pondichéry, finalement, à Petite-Rivière-Saint-François, je n'extirperais et lirais (passée la nuit morave) que deux *primeurs* : le Stendhal de 1266 pages, un Folio neuf, tout le *Journal* de ce commissaire militaire ambitieux à l'os et ce baiseur insatiable de Parisiennes, de provinciales et de Milanaises, duchesses ou domestiques mêmes ébats, ce sacré gaillard qui ne semblait même pas savoir qu'il deviendrait, le journal abandonné, un romancier et un très grand, dictant en 52 ou 53 jours sa *Chartreuse de Parme...*, s'imaginant sans doute en Fabrice del Dongo quand il n'était qu'un dénommé Henri Beyle gras et laid et abandonné par le pouvoir impérial, dans « un trou abominable », c'est lui qui le dit, consul peut-être, mais à Civitavecchia, et pour compter les bateaux qui entrent et sortent du port ; puis le polar de Frederic Prokosch qui est bien sûr éminemment supérieur au film de la Warner qui ne valait guère, et somme toute, que pour les regards hagards de la belle Hedy Lamarr...

Dans la maison d'été de Gabrielle Roy, ce même 5 juillet, après la sieste de midi, j'avais appris sur le site web du *Monde* la mort à Rome de Cy Twombly, le peintre vivant préféré de Roland Barthes, et l'un des miens pardi, Twombly c'est le peintre des « Grandes écritures » qui travaillait *au crayon*, cet Américain de Virginie qui, comme Stendhal, avait fait de l'Italie son nid, son pays, il y était arrivé à 30 ans, il y mourait à 83, après une vie de griffonnages, de salissures, de taches, de mots à peine lisibles, de griffures, de lignes, de tracés illisibles, d'éclaboussures, une vie de peintre à chercher l'allure de l'écriture et à tenter d'aller au plus près du geste primitif de l'homme. Tristesse donc, et je m'étais alors souvenu que, pour avoir embrassé une de ses toiles exposées à Avignon en 2007, une toile blanche, et y avoir laissé la *trace* écarlate de ses lèvres, une femme, c'était une jeune Cambodgienne, fut condamnée par un juge à payer la somme de 18 840 euros au galeriste Yvon Lambert ! Cher baiser !

Handke, Stendhal et Prokosch lus, il me fallait trouver autre chose et je me mis à regarder de plus près les quelques rayonnages de livres qui se trouvent dans la pièce centrale, me demandant si Gabrielle Roy, qui y lisait l'après-midi, seule, appelait cette pièce le vivoir, le séjour ou le living-room... Ses livres à elle y étaient presque tous, évidemment, toutes éditions confondues, et si j'en avais été capable j'aurais pu lire son *Bonheur d'occasion* en italien, en allemand, en khmer peut-être... Je me rappelle avoir pensé que, parmi les livres qui n'étaient pas d'elle et qui étaient les plus anciens, certains

recouverts de papier kraft, d'autres passablement usés, vieilles éditions cartonnées et brunes, il devait y en avoir qui lui avaient appartenu, qu'elle avait lus, et c'est alors que je me retrouvai avec un roman des frères Tharaud entre les mains, ça ne m'était jamais arrivé, ces frères Tharaud, Jérôme et Jean, qui avaient tous les défauts mais une belle plume ; l'histoire littéraire retient qu'ils étaient colonialistes, racistes, misogynes, antisémites et qu'ils obtinrent (pour ce roman que j'avais soudain entre les mains) le quatrième prix Goncourt, celui de 1906, quand les académiciens se réunissaient au Café de Paris, avenue de l'Opéra, et pas encore chez Drouant, place Gaillon.

J'ai donc lu *Dingley, l'illustre écrivain*, et l'on voit tout de suite que le Dingley en question, qui décide d'écrire l'histoire d'un déclassé, un voyou, qui s'engage dans l'armée royale britannique pour la solde, mais qui va découvrir au combat l'influence bienfaisante de la guerre, la guerre des Boers qui fera de lui au retour un patriote respectable, est la caricature de Rudyard Kipling et à travers lui (Dingley pour Kipling) les frères Tharaud se livrent à un éloge senti et (si l'on peut dire...) exagéré de l'impérialisme. Gabrielle Roy avait lu ce livre, l'exemplaire que j'avais entre les mains (avec sa signature en page de garde et douze accolades tracées de sa main à la mine de plomb) était une réédition (la 72e) de 1929, l'année de ses 20 ans, les Tharaud étaient ses contemporains (ils vont mourir, Jean en 1952 et Jérôme en 1953), et elle avait dû l'acheter à Paris, chez Gibert sans doute...

Ce qu'elle englobait dans ses accolades ? Des *phrases d'écrivain* comme celle-ci lorsque les Tharaud (on sait que c'est le cadet qui s'occupait du premier jet et que l'aîné se chargeait de la finition) évoquaient la sonnerie de l'extinction des feux un quart d'heure durant dans les quartiers militaires : « un violon a moins de douceur que ces voix de cuivre qui s'attendrissent », ou des *soucis d'écrivain* comme ceux-ci : « Sans compter qu'il avait toujours contre ce qu'il écrivait cette sorte de haine, si connue des artistes, et qui tient à leur dégoût d'un effort toujours décevant », « Il craignit d'être devenu irrémédiablement vieux, d'avoir épuisé la provision de rêves que la nature dispense à chaque artiste »...

Et puis, comme en besoin d'optimisme, on dirait qu'à chaque fois qu'apparaissait le mot *bonheur*, Gabrielle sortait son crayon : « ce qu'on appelle du génie n'est, sans doute, que du bonheur », « chaque homme possède dans son sac une réserve de bonheur », « il ne savait pas encore ce qui reste de bonheur caché au fond de toute inquiétude »...

Je dois avouer que, toute perversité bue, je ne me suis pas ennuyé une seconde à lire du Tharaud frères, il y a des phrases quasiment savoureuses tant elles sont gonflées de la défense de la pureté raciale et d'un triomphalisme impérialiste, comme lorsqu'on évoque un Boer si bien éduqué à Trinity College que « rien ne le distingue d'un Anglais » : « celui-là, il n'est pas de notre sang, mais il a respiré le bon air de chez nous », « un bel animal, et qui est bien de notre jungle »... Les Tharaud, nés dans le Limousin, éduqués à Angoulême, formés dans le Paris de Barrès, Barrès dont Jérôme devint le secrétaire, ces nationalistes français (dont l'esprit est relayé aujourd'hui par un Jean-Marie Le Pen vieillissant) furent plus royalistes que la reine, plus catholiques que le pape, et plus colonialistes que Kipling.

Gabrielle Roy, elle, que pensait-elle de ces satanés frangins *du bâtiment* ? On ne trouve pas sa noétique dans ses accolades...